Numéro 177

JOURNAL *de* PARIS.

Mardi 27 ventôse,
XVIIIe année de la République.

LE GAZ DE COBALT : PRODIGE OU SUPERCHERIE ?

Gaz ! Gaz ! Gaz ! Notre belle société n'a plus que ce mot à la bouche ! Depuis les machines à vapeur jusqu'aux lampadaires, la modernité devra passer par la forme gazeuse ! Le Progrès s'écrira avec un grand P ! C'est du moins ce qu'affirment les scientifiques de tous bords, terrés dans des laboratoires encombrés où l'air pur ne circule plus qu'au compte-gouttes… Notre modeste *Gaz*-elle se mettra-t-elle au diapason ? Devrait-on croire en ces nouveaux apôtres ou les traiter d'hurluberlus ? Notre gouvernement semble prêt à adopter la première opinion. Les découvertes de messieurs William Murdoch, de l'Université de Cornwall, et Philippe Lebon, de l'École des ponts et chaussées de Paris, ont accaparé l'attention de notre estimé Premier consul, M. Bonaparte. À tort ? À raison ?

Jugez-en par vous-même, chers lecteurs : la collaboration franco-britannique pour la recherche sur le gaz d'éclairage aurait mis en lumière, si l'on peut dire, les propriétés électro-conductrices d'un gaz tiré d'une pierre bleue venue des lointaines contrées d'Afrique : le cobalt. Un gaz sorti d'une pierre ? Foutaise ou cocasserie ?

Les deux savants affirment même qu'en alimentant des « moteurs à explosion », le gaz de cobalt permettra de créer de nouvelles machines d'une puissance incommensurable, capables d'exécuter les tâches humaines les plus difficiles sans broncher et de façon au-to-ma-tique ! Je ne sais pas pour vous, chers lecteurs, mais un futur rempli d'explosions ne me dit rien qui vaille… Espérons que nos génies de l'éclairage ne soient que des gêneurs illuminés, et que l'avenir repose encore entre des mains tout à fait humaines !

Olivier de Corancez.



I

Paris, le 2 mai 1889

Il flottait dans la cuisine un parfum d'huile de moteur et de pain grillé.

Otto, le valet automate de la famille de Fernay, toastait des demi-baguettes dans la fente de sa chaudière. La mie en ressortait aussi dorée que du cuivre. Cela expliquait probablement son arrière-goût de métal.

Assis en bout de table, Philémon grimaça en mordant la tranche que l'automate lui avait servie. Des miettes se répandirent sur son uniforme de Saint-Cyr – tunique noire et pantalon rouge un peu froissé. Le jeune homme les épousseta d'un geste maladroit. Quand il ne pilotait pas un aéronef, Philémon avait toute la majesté d'un goéland déplumé. Du haut de ses dix-sept ans, il était pourtant le maître des lieux. Un titre plus symbolique qu'autre chose, car l'aîné des Fernay devait compter avec quatre sœurs, pas si petites que ça. Le garçon n'avait guère eu besoin d'attendre ses premiers cours de stratégie à l'école militaire pour comprendre en quoi consistait l'infériorité numérique : voilà des années qu'il vivait en territoire occupé…

Et comme tous les matins, les forces rivales finirent par l'encercler.

Joséphine, Constance, Margaux et Louise rejoignirent la table du petit-déjeuner avec autant de minutes de retard que leurs âges respectifs : 16, 14, 13 et 11,267. Louise était très à cheval sur le décompte des jours qui la séparaient de ses douze ans. Elle aurait enfin l'âge d'entrer au lycée technologique.

Même si elle était déjà bien plus douée que lui, Philémon partageait avec la benjamine la passion des machines. De même qu'il partageait – avec moins d'élégance – les boucles cuivrées de Joséphine, les yeux gris comme des roulements à billes de Constance et le nez en pied de marmite de Margaux. Les parents l'avaient utilisé comme prototype pour les modèles suivants, à n'en pas douter.

Pimpante dans sa robe en brocart, Joséphine s'approcha de l'automate aux fourneaux.

Otto ressemblait à une barrique de laiton. Une barrique portée par deux courtes jambes, munie de bras grinçants et coiffée d'une bouilloire. Soudée avec soin sous le bec verseur, une moustache de fer-blanc lui esquissait un visage. En tant qu'automate de première classe, Otto avait droit à un vague air humain. Mais pas plus. Les lois qui régissaient l'existence des automates à travers les grandes nations d'Europe – la *Pax Automata* – étaient strictes : interdiction formelle de construire des machines qui pourraient passer pour des êtres vivants. Leur nature artificielle devait être visible au premier coup d'œil.

Heureusement, personne ne risquait de prendre le valet de la famille de Fernay pour autre chose qu'un outil. Surtout après que Joséphine s'était fait couler une tasse de café en lui pressant la moustache.

– Pouah ! Du jus de chaussette ! grommela la jeune fille dès la première gorgée. Ces modèles prussiens sont incapables de faire du bon café !

– Tu n'es pas censée en boire, intervint Margaux.

– Vas-tu le raconter à Maman au mirophore, sale bêcheuse ? Comme pour le bal chez Josie ? rétorqua Joséphine.

Sa sœur encaissa l'accusation avec un reniflement pincé. Leur mère les contactait une fois par mois via mirophore, et il était indéniable que Margaux ne savait pas tenir sa langue. Mais si elle en disait souvent trop, c'était par enthousiasme plus que par méchanceté. Maman lui manquait beaucoup.

En effet, d'importantes fonctions diplomatiques tenaient leurs parents éloignés de Paris onze mois sur douze. Le général Philippe de Fernay avait été nommé gouverneur de Franc-Fort, en Prusse française, depuis déjà neuf années. Un cadeau de Napoléon III pour ses bons et loyaux services lors de la bataille de Sedan, où les forces de l'Empire avaient remporté sur l'ennemi une victoire aussi décisive qu'inattendue.

Philémon avait maintes fois étudié ce tournant dans la guerre. L'interprétation très « ingénieuse » de la *Pax Automata* par la France avait fait grincer bien des rouages diplomatiques chez les nations voisines. Voire disjoncter deux ou trois fusibles, car le traité reposait sur l'interdiction absolue

d'utiliser des automates lors des conflits. Il avait été signé pour cette raison précise, après les carnages de la Guerre d'indépendance grecque, trente années plus tôt.

Mais Napoléon III savait que l'Histoire était écrite par les vainqueurs.

L'Empereur s'était donc laissé encercler dans la petite ville de Sedan pour mieux écraser l'ennemi sous les pistons de son arme secrète : les désormais célèbres cuirassiers. Techniquement, ces géants mécaniques n'étaient pas des automates, puisque pilotés par des humains… Un éclair de génie militaire.

Ou une entourloupe de première, selon le camp où vous vous trouviez.

En croquant dans sa tartine au goût rance, Philémon était loin d'imaginer toutes les retombées de la victoire française. Elle avait cependant bouleversé le cours de l'Histoire, à l'instar de la découverte du gaz de cobalt et de ses propriétés électro-conductrices au début du siècle. Pour les enfants Fernay, seule l'une de ces conséquences était évidente : l'absence de leurs parents aux petits-déjeuners. Le général avait peut-être accepté le poste de gouverneur, mais une éducation germanique pour ses enfants ? Ça, jamais !

Philémon et ses sœurs logeaient donc place des Vosges, dans un minuscule hôtel particulier. À peine trois étages et un seul jardin, pensez-vous… Les fastueuses soirées diplomatiques de son épouse pesaient sur les finances du général. Il avait progressivement remplacé le personnel assigné à la demeure parisienne par des automates moins coûteux. Otto en était la plus récente acquisition.